

Cécile Chartre

Du même auteur au Rouergue :

Joyeux ornithorynque ! - 2009, roman dacOdac.

Poil au nez

doAdo
AU ROUERQUE

Merci Leslie!

Pour Jean-Christophe.

1

Ils sont tous là, papa. Tous, pas un qui manque. Ils sont tous là, et qu'est-ce que je me sens seul !

Ils se sont pointés ce matin à l'aube, avec leurs cotillons à la noix et leur bûche à la pistache. 11 h 18, c'est pas une heure pour débarquer chez les gens. Mais ils ont débarqué quand même, 11 h 18 ou pas.

Moi, j'émergeais à peine de ma nuit. Une nuit mi-noire mi-blanche, à me tourner et à me retourner dans les quatre coins de mon lit. Une nuit comme toutes les autres, en somme. Pas mieux, mais pas pire non plus, c'est déjà ça. Dix ans que ça dure, y a pas de raison que ça s'arrête. Sauf que cette nuit-là,

je devais enfin trouver le repos. Il était encore trop tôt pour le dire, n'est-ce pas, papa ?

C'est Thomas qui est entré en premier. Thomas, sa tête de rat et des provisions plein les bras. Il a l'air assez content de sa bonne blague. Il a toujours l'air assez content de sa personne, de toute façon. Et je suis sûr que c'est lui qui a tout manigancé. Prendre contact avec maman ; donner rendez-vous à tout le monde ; répartir les courses à acheter ; se pointer à l'improviste ; s'incruster pour la journée, et pour la nuit aussi. Et tout ça dans mon dos, bien entendu. Ça lui ressemble bien, ce genre de plan, à Thomas.

Ça lui ressemble bien aussi d'être suivi par Alexandre. Car Alexandre est là. Normal. Alexandre colle toujours Thomas de très près. Ces deux-là sont inséparables depuis leur première rencontre, à la crèche municipale. Au dortoir, ils étaient voisins de lit. Grave erreur. Les vols planés de doudous et les sucettes retrouvées au fond des toilettes ont perturbé plus d'une fois les « temps calmes » de l'établissement. En général, c'est Thomas qui échafaudait les mauvais coups, et Alexandre qui les exécutait. Et qui se faisait choper, bien entendu. Les puéricultrices à l'époque, elles rigolaient doucement, en observant leur petit manège. Et ce qui les faisait bien se marrer aussi, c'était la dégaine qu'Alexandre

se trimbalait, avec ses pantalons qui lui arrivaient au milieu des fesses, et même en deçà. Il faut dire qu'Alexandre a un problème qui le poursuit depuis l'enfance : un ventre bien rebondi, mais pas de fesses. Dans ces conditions-là, difficile pour lui de positionner correctement slips et pantalons. Et difficile pour quiconque passant par là de ne pas avoir une vue imprenable sur son popotin. Il est blanc, plat et duveteux. Et franchement, il y a des jours où ce spectacle est assez difficile à supporter. Aujourd'hui, par exemple, je m'en serais bien passé.

Et puis y a Hoon qui a débarqué. Hoon, la bouche en cœur et du sourire plein les dents. Jamais il n'aurait eu l'impolitesse de se pointer en faisant la tête, c'est comme ça, chez lui. C'est ce qui m'avait frappé en premier, quand il était arrivé dans notre classe en plein milieu d'un mois de janvier pourri. On était au cours préparatoire, si je me souviens bien. Monsieur Caumias, notre instit, nous avait expliqué au préalable l'histoire de ce petit garçon qui avait vécu des trucs pas très jolis jolis en Corée, son pays d'origine. Il nous avait raconté aussi que sa vie avant, c'était pas du gâteau, et que pour sa vie à venir, c'était pas gagné non plus. Alors il allait falloir être accueillants et sympas. Et cet hiver-là, comme aujourd'hui, c'est le sourire

aux lèvres que Hoon était apparu. Déconcertant, mais reposant.

Et Séverine a passé la porte ensuite, affublée de deux drôles de trucs perchés très haut sur le sommet de sa tête. Elle nous a précisé au passage, bande d'ignares que nous sommes, que ça s'appelle des macarons, et que c'est très mode, les macarons. Ceci étant clarifié, elle a annoncé qu'elle se payait un mal de crâne à décorner un bœuf, alors qu'il fallait pas trop la titiller. Elle s'est mise alors à trifouiller dans son sac comme une sauvage en marmonnant « Un *Doliprane*, il me faut un *Doliprane*, t'as pas un *Doliprane*? ». Thomas lui a suggéré de lâcher un peu ses cheveux, parce qu'à son avis, ça doit pas vraiment faire du bien d'avoir deux gros machins aussi emberlificotés au-dessus du ciboulot. Mais Thomas ne sait pas que lorsqu'on a passé trois heures et demie à se faire une coiffure d'enfer, on ne va pas tout saccager pour un simple mal de tête. C'est pénible à la fin, faut tout nous expliquer, à nous, les mecs. Et puis de toute façon, demain, macarons ou pas, tout le monde aura la tête comme une pastèque. Séverine prend juste un peu d'avance sur nous, c'est tout.

Et puis y a Freddy. Il s'est pointé l'air de rien, en sifflotant, et en traînant derrière lui son indécrottable tronc d'arbre qui ne le quitte jamais. Il appelle

ça un didgéradoo. Mais c'est un tronc d'arbre. Un vulgaire tronc qu'il a ramassé dans la forêt, et qu'il a creusé, et poncé, et brossé, pendant des journées entières. Un vulgaire tronc dans lequel il souffle pour en tirer d'improbables sons. Ne me demande pas pourquoi il fait ça, papa. Je n'en sais rien.

Et le petit Patrick a fait irruption, trépignant sur la pointe de ses minuscules pieds. Pour rien au monde, il n'aurait raté une miette du spectacle. Le spectacle de ma tête, bien sûr. Ma pauvre tête déconforte, celle des mauvais jours, face à tout ce peuple. Parce que du peuple, il y en a un peu partout, dans tous les coins de l'appart.

Et ce n'est pas fini ; Laure est arrivée aussi, accompagnée d'un certain Yanis, rencontré au Mac Do le mois dernier. Et j'ai failli oublier Aurel et sa copine Nina qui se sont planquées derrière le portemanteau, comme si je ne les voyais pas. Et Prune est entrée.

Oui, Prune est ici, chez nous, papa. Elle porte une robe en velours noir. Et je n'en reviens toujours pas que Prune soit là.

En leur ouvrant la porte ce matin, maman leur a dit :

– C'est drôlement gentil à vous de ne pas le laisser seul un jour comme aujourd'hui.

Elle aurait pu dire : « ne pas *nous* laisser seuls ». Mais elle a pensé à moi avant tout. Ça fait tellement longtemps qu'elle n'a que moi à qui penser.

Thomas a répondu :

– Allons, allons, Madame, pas question d'oublier le vieux pote Angel dans une pareille occasion !

Faut croire que c'est comme ça qu'ils m'appellent : *le vieux pote Angel*. C'est vrai que ça fait une paye qu'on se connaît. Garder la même bande de copains depuis l'école primaire, et même avant pour certains, faut le faire quand même. Surtout que maintenant, on est tous éparpillés dans les trois lycées de la ville. Alors oui, même si on n'est pas très vieux, on peut dire qu'on est vraiment des potes. Comme quoi, les sales histoires, y a rien de mieux pour resserrer les rangs. Et ils n'en finissent pas de me serrer, même si moi, je ne leur ai rien demandé. Même si moi, j'aimerais bien être seul, des fois, pour la digérer, mon histoire. C'était malheureusement le cas aujourd'hui. Particulièrement aujourd'hui.

Dans ce lot d'amis clés en main, seule Prune est une pièce rapportée. Notre première rencontre date du collège, il y a quatre ans.

Oui, Prune est arrivée bien après. Bien après toi, papa.

2

Ils ont traversé le couloir et se sont pointés direct dans la cuisine. Moi, j'étais tranquillement installé face à mon bol de céréales, bien décidé à passer une journée pénarde, avant le grand soir. J'avais juste entrepris d'initier mes *Chocapix* à la brasse coulée, et c'était pas une mince affaire. Si seulement j'étais parvenu à en faire tenir un plus de trois secondes la tête dans le lait, j'en aurais retiré une satisfaction immense, c'est sûr. Et ça ne m'aurait pas fait de mal, tiens, un peu de satisfaction. Mais c'est nul, un *Chocapix*. Pas moyen d'inculquer à ce truc le moindre rudiment de natation, ou de quoi que ce soit d'autre. Va falloir que je pense à me mettre aux *Miel Cops*.